
M A N U S C R I T

***JE MEURS DE NE PAS MOURIR
(LA VIE DOUBLE DE THÉRÈSE)***

de Paco Bezerra

traduit de l'espagnol par Clarice Plasteig

cote : ESP24D1361

année d'écriture de la pièce : 2022
année de traduction de la pièce : 2023



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Le texte original *Muero porque no muero*
a reçu le XXXème prix SGAE de Teatro Jardiel Poncela, 2021,
et a été édité par la Fundación SGAE dans la collection Teatroautor en 2022.

À José Luis Ramos Romo

Une femme âgée de quinze à soixante-six ans s'adresse à une salle pleine à craquer de personnes de tout sexe et tout âge.

LA NUIT LA PLUS LONGUE DE L'HISTOIRE

J'ai quitté la vie terrestre au cours de ce que l'on a appelé par la suite « la nuit la plus longue de l'histoire ». Il fallait harmoniser le temps des hommes et celui des astres, et, hasard ou pas, c'est le jour de ma mort qu'on a choisi pour changer de calendrier. Jusqu'alors, la succession des jours avait été régie par le calendrier imposé par Jules César mais, à compter de cette nuit-là, il a été remplacé par le grégorien, qui est celui qu'on utilise de nos jours. À cause des ajustements qu'il a fallu faire, les dix jours qui suivirent la date de mon décès n'apparaissent, aujourd'hui, nulle part. Ils se sont volatilisés d'un trait de plume, tout comme mon corps qui, lui aussi, a disparu à peine je mourais. Mon cœur est resté dans le lieu où il a cessé de battre, Alba de Tormes, mais le reste a très vite commencé à être disséminé aux quatre coins du monde.

LE CORPS INFINI

Afin que vous vous fassiez une idée : très peu de temps après que le sang a cessé de couler dans mes veines, ce pied était déjà arrivé à Rome, ce morceau de mâchoire, en Italie, toutes ces dents, du fond là, à Mexico, ce bout de clavicule, en Belgique, les doigts de cette main, exceptés le pouce et le petit doigt, à Bruxelles, Séville et Paris, et cette main, la droite, au Portugal. Cela dit, avant de partir pour le pays lusitanien elle a fait un petit tour avec deux carmélites déchaussées aux Etats-Unis d'Amérique. La malchance a fait que, en arrivant à la douane, les religieuses se sont rendu compte qu'il leur fallait déclarer la main, et comme elles ne trouvaient aucun paragraphe concernant les « Membres incorruptibles », l'une d'elles a eu la brillante idée de l'enregistrer sous l'intitulé « Conserves et salaisons ». Le reste de mon corps est resté à Avila, sauf cet œil droit et cette main que vous voyez ici qui, aussitôt amputée, a été enveloppée et, comme s'il s'agissait d'un morceau de jambon, envoyée à Lisbonne. Puis de Lisbonne elle a voyagé à Coimbra, de Coimbra à Valladolid, de Valladolid à Burgos... Et elle a fait des allées et venues comme ça jusqu'à atterrir à Ronda où elle était encore ces dernières années. Je dis « était encore » parce que, il y a peu, j'ai escaladé les murs de l'église de la Merced et je l'ai récupérée. C'était la dernière partie de mon corps qu'il me restait à reprendre : la main gauche.

Je vous jure qu'il y a encore certains jours où je me regarde dans le miroir et je n'en reviens pas. Vous ne pouvez pas imaginer combien il a été difficile d'en arriver là. En fait, si je vous racontais ce qu'il a fallu que je fasse pour me recomposer, je suis certaine que vous penseriez, de deux choses l'une : que je mens ou que je suis devenue folle. Et je n'en serais pas surprise, vous savez pourquoi ? Parce que mon histoire, l'histoire que je viens vous raconter aujourd'hui, n'est pas quelque chose qu'on voit tous les jours.

PREMIÈRE VIE

Je m'appelle Thérèse, je suis la troisième d'une fratrie de dix enfants, et la littérature m'a toujours fascinée. À tel point que, petite, il ne se passait pas une heure de la journée sans que j'aie un livre entre les mains. Ceux que je préférais : les vies des saints et les romans de chevalerie. Jusqu'à ce qu'un beau jour, toute une série d'ouvrages, qui jusque-là avaient été exclusivement réservés à une élite de religieux, commencent à être traduits en langue courante. Mon père les rapporte à la maison et moi je les dévore sans me douter que, du jour au lendemain, l'Église promulguerait l'Index des livres interdits et que je me verrais obligée de renoncer à ma distraction quotidienne. L'ordre est clair : toute personne qui ne se sépare pas des œuvres qui apparaissent dans la liste sera exécutée. Mais je ne me laisse pas intimider et loin de me soumettre à l'injonction, je refuse de brûler tous ces mots qui avaient nourri mon esprit. Pourquoi devrais-je jeter tous mes livres au bûcher ? Mais ma mère meurt, et en rentrant du cimetière après avoir mis en terre sa dépouille, je m'aperçois que tous les rayons de la bibliothèque sont vides. Les deux choses que j'aimais le plus au monde viennent de disparaître, ma mère et les livres. Ma tristesse est infinie. Tellement infinie, qu'il n'y a pas de nuit où je ne me couche sans pleurer, ni de matin où je ne me lève morte de douleur. Jusqu'à ce que, quelque temps plus tard, je rencontre un jeune homme qui me fait la cour et que je commence à m'entretenir avec lui.

RELIGIEUSE, PLUTÔT MOURIR

Ce garçon est sympathique et nous nous amusons bien ensemble, mais contrairement aux autres filles, le mariage est une chose qui ne fait pas vraiment partie de mes projets. Un jour, mon père m'interroge à propos du jeune homme en question et ma réponse est catégorique : « Je préfère

mourir que d'être mariée à un homme ». Le pauvre, il est tellement choqué d'entendre ces mots qu'il me fait entrer chez les sœurs Augustines. Les Augustines, c'est un endroit où on nous apprend, essentiellement, à coudre et à attendre. Je ne suis toujours pas encline au mariage, alors je fais semblant de coudre mais je refuse d'attendre quiconque. Je ne suis plus une enfant, j'ai connu les plaisirs du monde et mon seul désir est de porter de belles robes et d'aller danser. Mais religieuse non, par pitié, religieuse plutôt mourir ! Jusqu'à ce qu'arrive le jour où je dois choisir, alors j'opte pour le couvent, contre la ferme volonté de mon père, je choisis le couvent. Je ne le choisis pas parce que j'ai entendu l'appel de Dieu, mais parce que le mariage m'apparaît comme un asservissement, et la soumission qui attend les femmes une fois mariées, comme une chose indigne et affligeante. J'en veux pour preuve, tous ces hommes qui, non seulement, brisent l'âme de leurs femmes, mais qui mettent aussi fin à leurs vies. Si bien qu'un matin, aux premières lueurs et sans que personne ne me voie, je m'enfuis jusqu'aux portes du couvent de l'Incarnation. Et là, j'ai à peine enfilé ma tunique que j'attrape brusquement une étrange maladie qui me laisse prostrée dans mon lit pendant plus de trois ans.

UN ARSENAL DE MALADIES

Comme si j'étais allongée sur un tapis de braises, mes nerfs se raidissent, je n'arrête pas de remuer et je crie affligée de douleur. Mon père avait raison : je me suis bousillée la santé pour ne pas avoir accepté de me marier avec un homme. Je passe deux ans sans pouvoir ni manger ni boire sans aide et je souffre de tant de maux que j'en suis devenue un arsenal de maladies. Une après-midi, alors que je n'ai plus que la peau sur les os, on me prend le pouls et on me déclare morte : j'ai cessé de respirer. Aussitôt, on scelle mes paupières et on commence à creuser ma tombe.

JARDIN INTÉRIEUR

Une des bougies qui éclairent la pièce met accidentellement le feu aux draps, la fumée commence à me rentrer dans le nez et, d'un coup, je reprends connaissance. J'ai la gorge sèche, les yeux pleins de cire, et la langue en lambeaux tellement je l'ai mordue. Personne ne sait ce qui a pu m'arriver, mais les premiers mots qui sortent de ma bouche c'est que je veux retourner au couvent de l'Incarnation. Une fois de plus, mon père tente de me convaincre de me marier